

# Pieds nus dans l'aube L'enfance nue

Denis Desjardins

Numéro 311, décembre 2017

Pieds nus dans l'aube

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjardins, D. (2017). Pieds nus dans l'aube : l'enfance nue. *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 4–5.



# PIEDS NUS DANS L'AUBE

## L'ENFANCE NUE

*Relecture. Le mot surgit spontanément lorsqu'on se remémore les innombrables (et parfois douteuses) adaptations filmiques des classiques de la littérature mondiale. Chez nous, le riche terreau littéraire est encore loin d'être totalement défriché, et les exemples qui jalonnent notre histoire cinématographique n'ont pas toujours convaincu. Les œuvres inspirées d'Anne Hébert (**Kamouraska**, **Les fous de Bassan**, **Le torrent**) sont d'inégales valeurs. Gabrielle Roy ne fut pas trop gâtée avec **Bonheur d'occasion** de Claude Fournier. Roger Lemelin, lui, pas trop abîmé avec ses **Plouffe**. Félix Leclerc, pour sa part, n'a pas connu de son vivant la concrétisation visuelle de sa prose, dont, rappelons-le, la popularité précéda celle de ses chansons. Mais tout vient à point à qui sait attendre. Francis Leclerc, un artiste prudent qui semble avoir hérité de son père sagesse et humilité, a cru nécessaire d'atteindre une certaine maturité pour oser traiter d'un des livres les plus riches de Félix. Il avait raison, car la réussite de son entreprise est indéniable.*

DENIS DESJARDINS

**P**ieds nus dans l'aube (quel superbe titre!), officiellement un roman, mais dans les faits une sorte d'autobiographie romancée, appelait une relecture à la fois fidèle et personnelle. Ce livre, paru en 1946 et plutôt mal reçu par la critique un peu guidée de l'époque, obtint pourtant un remarquable succès populaire. La clé de ce succès réside selon nous dans la vérité des personnages et dans l'apparente simplicité du récit. Un peu comme le fera plus tard Marcel Pagnol avec son diptyque *La gloire de mon père/Le château de ma mère*, il s'agit d'un récit construit sur une suite de tableaux plus ou moins autonomes; le fil narratif repose principalement sur une perception du monde, celle d'un enfant dont l'univers se résume à la vie quotidienne dans un milieu clos. C'est l'histoire, dans une petite ville isolée, de l'apprentissage d'un pré-adolescent qui voit peu à peu s'enfuir les illusions rassurantes

de ses premières années. Déjà, la mort rôde. Une femme, un cheval, quelques naïves certitudes... tout finira par disparaître, pour renaître sous d'autres formes. « C'est souvent comme ça, l'amour et la mort se tiennent par la main... », dit un personnage. C'est aussi l'histoire d'une grande amitié entre deux enfants sensibles et inséparables: Félix le timide et Fidor le déluré. Félix qui fréquente l'école du village (en classe mixte; était-ce vraiment le cas en 1927? Un détail qui mériterait d'être vérifié); Fidor, le pauvre, qui fréquente « l'autre » école, « la brutale, l'indisciplinée, la bousculeuse, qui exige des devoirs autrement plus difficiles que la première ». L'école de la vie.

Pour réussir à donner à son film une unité narrative, Francis Leclerc a quelque peu secoué l'ordre des scènes qui composent le livre; ainsi le film s'amorce-t-il sur une scène de partage et de

PHOTO: Un récit construit sur une suite de tableaux



générosité, placée beaucoup plus loin dans le livre. Le père vient discrètement en aide à une famille pauvre, où Fidor est intégré — une façon habile de fondre deux éléments distincts dans le roman. Le ton est donné, ce sera une histoire où les bons sentiments domineront, certes, mais sans nul pleurnichage ou complaisance. Le portrait d'une famille nombreuse, unie et qui se serre les coudes. Une espèce rare de nos jours !

Le cinéaste abrège par ailleurs plusieurs passages, développant des personnages secondaires (Robert Lepage, étonnant et drôle dans le rôle de l'oncle Rodolphe, un fonctionnaire fantaisiste venu de la « grande ville », Québec), tout en composant des images d'une beauté somptueuse. La Tuque de 1927 est bellement recréée (dans une autre région, d'ailleurs); l'atmosphère gagne en humanité ce qu'elle perd peut-être en parfaite authenticité factuelle. Un créateur, il est vrai, n'est pas un magicien, mais plutôt un interprète. Cependant Francis Leclerc, sans doute quelque peu conditionné par son travail pour des dramatiques télévisées, n'est pas toujours à l'abri de diverses lourdeurs, comme l'abus d'une trame musicale (par ailleurs finement composée et d'un intimisme idoine), ou d'une dramatisation étirée (la scène où les deux amis trouvent le corps d'une suicidée dans l'eau de la rivière; à peine évoqué dans le livre, ce passage semble avoir suscité chez les scénaristes une insistance discutable).

Toutefois Leclerc sait faire preuve d'un exemplaire dépouillement pour des scènes très dures, comme la mort du cheval : plan fixe éloigné, silence complet, émotion contenue. Tout comme celle où le père fait découvrir au petit Félix émerveillé la beauté de l'écho se répercutant sur les montagnes avoisinantes (prémisse possible d'une chanson écrite en 1947). L'émerveillement s'étend à tous les éléments de la nature, en ces temps reculés où l'on observait encore un arbre plutôt que de regarder l'image

d'un arbre sur un téléphone dit « intelligent ». Le film ne néglige pas pour autant la critique sociale, voire politique, en multipliant les allusions au pouvoir anglais qui domine encore à cette époque, regard qui culmine lors d'une soirée incongrue chez de riches exploités, premier contact de Félix avec un monde qui lui est — et restera — toujours étranger.

Par ailleurs, l'apport de Fred Pellerin semble essentiel dans la transformation des dialogues originaux. En 1946, Félix Leclerc appartient encore à une tradition littéraire qui hésite à intégrer à la prose des répliques réalistes pouvant être mal perçues par les bons maîtres de ce temps. À notre époque, cette barrière est tombée depuis longtemps, ce qui permet un retour aux sources. Point d'excès, cependant; la parlure de ce petit monde d'autrefois ne manque ni d'élégance, ni de verdeur. Mais la plus belle voix reste toujours celle de Félix Leclerc lui-même. Un autre réalisateur en aurait parsemé le film entier, mais Francis Leclerc a judicieusement choisi de la garder en réserve. Elle arrive donc à la toute fin, cette voix chaude et rassurante, pour prolonger les propos bienveillants de la mère et nous aider à fermer le livre de l'enfance, en même temps que ce gamin que fut Félix quitte les siens pour aller à la découverte d'un monde inconnu tant redouté, plein de promesses pourtant, comme en témoigne l'ultime plan, celui de l'œil grand ouvert du futur poète.

■ **Origine:** Canada (Québec) – **Année:** 2017 – **Durée:** 114 minutes – **Réal.:** Francis Leclerc – **Scén.:** Francis Leclerc, Fred Pellerin, d'après le roman autobiographique de Félix Leclerc – **Images:** Steve Asselin – **Mont.:** Isabelle Malenfant – **Mus.:** Luc Sicard, Martin Roy – **Cost.:** Louise Dubé – **Int.:** Justin Leyrolles-Bouchard (Félix), Roy Dupuis (Léo), Catherine Sénart (Fabiola), Claude Legault (Bérubé), Julien Leclerc (Fidor), Robert Lepage (oncle Rodolphe), Guy Thauvette (oncle Richard) – **Prod.:** Antonello Cozzolino – **Dist.:** Les Films Séville.